

Virginia Woolf hante "The Hours", adapté de Michael Cunningham

Fans sous influence

Romancier, scénariste, réalisateur, actrices : l'équipe du film confie sa flamme pour la romancière britannique, son envoûtement pour ses personnages oscillant entre magnétisme et extrême fragilité.

Dans un cottage de la banlieue londonienne, au début des années 20, une femme anxieuse écrit la première phrase de son nouveau roman : « *Mrs Dalloway dit qu'elle se chargerait d'acheter les fleurs.* » A Los Angeles, en 1951, dix ans après le suicide de la romancière Virginia Woolf, une anonyme mère de famille de la *middle class*, gravement déprimée, va découvrir, en lisant ce livre, qu'elle peut faire le choix de mourir... De nos jours, à New York, une femme fébrile, que son plus cher ami surnomme « Mrs Dalloway », prépare, pour le soir même, une *party* en l'honneur de celui-ci, poète gravement malade...

Avec ces trois fils narratifs tissés ensemble, un romancier américain, Michael Cunningham, a écrit *Les Heures*, un livre séduisant, original, où personne, et surtout pas lui, n'avait vu la trame d'un quelconque film. Aujourd'hui, ce film, réalisé par Stephen Daldry (*Billy Elliot*), existe. Il a fédéré le plus étincelant des trios d'actrices (dans l'ordre d'entrée en scène ci-dessus : Nicole Kidman, Julianne Moore, Meryl Streep). Et il se retrouve en bonne position pour rafler quelques oscars.

Appelons ça la revanche de Virginia Woolf. Car c'est elle, disparue depuis plus de soixante ans, l'âme de cette aventure imprévisible. Elle qui a inspiré à un de ses fans les plus ardents ces *Heures*, où l'on perçoit une osmose singulière avec son propre chef-d'œuvre, *Mrs Dalloway*. Virginia *who* ? (Virginia qui ?) : la question, Cunningham, devenu auteur respecté en Amérique avec seulement trois romans (1), l'a beaucoup entendue. Ce quinquagénaire a grandi à Pasadena, Californie.

Lire aussi
la critique de *The Hours*, page 42.



A 15 ans, il se passionnait pour la musique, pas pour les livres, « ce truc vieillot qu'on trouvait dans les bibliothèques. Une fille que j'aimais beaucoup m'a passé *Mrs Dalloway* en me disant que ça me rendrait un peu moins idiot. Je n'ai pas très bien saisi le sens du livre, mais je me souviens avoir comparé cette Virginia Woolf à Jimi Hendrix : elle faisait avec la langue ce que lui faisait avec la musique. Il y avait la même audace, la même générosité

et la même volonté de braver le chaos, de l'explorer plutôt que de chercher à y mettre de l'ordre. *Les Heures*, mon roman, est né de cette aventure exceptionnelle : la lecture d'un livre qui change littéralement votre vie ».

Michael Cunningham se souvient qu'après avoir décroché le prix Pulitzer (en 1999) il a confié à son agent : « Une chose est sûre, le cinéma ne touchera pas à ce livre-là. » C'est alors qu'un producteur téméraire, Scott Ru-



RUE DES ARCHIVES

Nicole Kidman (à gauche) interprète Virginia Woolf (ci-dessus). Une métamorphose physique et une performance d'actrice.

din, a jeté son dévolu sur ce récit atypique qui alterne les points de vue, les époques et les lieux, dont l'action est portée par les monologues intérieurs et traversée de part en part par une profonde mélancolie. Le scénario est confié à David Hare, auteur de pièces à succès (il a écrit *La Chambre bleue*, d'après Arthur Schnitzler, où Nicole Kidman a fait sensation à Londres, en 1998). « Paradoxalement, dit celui-ci, je trouvais la trame très cinématographique : dans ces trois histoires, dont vous ne voyez pas tout de suite ce qui peut bien les relier, vous découvrez peu à peu des indices qui permettent de comprendre ce que ces trois femmes ont très intimement en commun. Les films qui m'ennuient vraiment sont ceux où l'action avance ou revient en arrière de manière mécanique : ça me rappelle le tennis, avec les sœurs Williams jouant en fond de court » (2).

Construction sophistiquée, émotions minutieusement décrites. Du travail d'orfèvre. Du Cunningham, certes, mais inspiré par Woolf. En phase avec une exigence novatrice que l'écrivain continue d'admirer. « On l'accusait de ne pas traiter de "sujets sérieux", mais elle jouait le monde trop vaste et trop impénétrable pour se réduire à la fiction telle qu'on la pratiquait alors... Elle était convaincue aussi que l'important, dans la vie, peut tenir dans ces instants de lucidité inattendue qui naissent d'expériences banales, mais si profondément

intimes qu'on a du mal à les interpréter. Avec Joyce, elle inventait le roman moderne. »

Si *Les Heures*, le film, se faufile habilement entre les pièges tendus, c'est aussi que les actrices ont eu d'heureuses intuitions, reconnaissent ensemble l'auteur et le réalisateur. Cunningham a découvert chez Julianne Moore « une confiance impressionnante » et rencontré une Meryl Streep « très fébrile, voulant tout savoir de son personnage ». Quant à Nicole Kidman, elle lui a confié avoir été « terrifiée » jusqu'au tournage. En tournée de promo lors du dernier festival de Berlin (où, associée à Meryl Streep et Julianne Moore, elle a décroché le Prix d'interprétation), l'actrice racontait : « J'ai pensé que ce serait un désastre, que personne ne pouvait être Virginia Woolf. En même temps, je savais que quand on interprète une personne réelle il faut capter son essence, pas l'imiter. » Oui, elle a tout lu, les romans et le *Journal*. Oui, elle a appris à rouler ses cigarettes comme la romancière. Oui, pendant la préparation, elle a habité seule un cottage isolé, passant son temps « à lire, à écrire, à rêver, juste ce que Virginia Woolf aurait fait, je pense ». L'actrice a aussi accepté de jouer avec un faux nez et plongé depuis les échotiers du monde entier dans le doute : une star peut-elle prendre le risque de s'enlaidir pour les besoins d'un rôle ? À l'écran, sa métamorphose physique est sidérante, mais pas plus que l'intensité de sa performance, en équilibre précaire entre magnétisme naturel et fragilité extrême.

Après sa mort, en 1941, on avait un peu oublié Virginia Woolf. Les féministes des années 60 la redécouvrent. Les spécialistes s'emparent d'un personnage aux multiples facettes : génie littéraire, lesbienne, snob, malade guettée par la folie, militante contre l'injustice, pour l'émancipation des femmes, et même victime d'inceste dans sa jeunesse... Autant de clés dont certains se sont servis pour condamner et le livre et le film : « leur » Virginia n'était pas « cette créature pathétique obsédée par le suicide », dont même « les baisers sont présentés de manière erronée » (3). Cunningham affiche une sérénité amusée : « Il me semblait qu'on rendait hommage à sa vitalité, à son charme, à son esprit si brillant. » Il n'est pas mécontent que soit ainsi ravivée la légende d'un grand écrivain du XX^e siècle. Le plus passionnant reste à faire : (re)lire Virginia Woolf ● **Jean-Claude Loiseau**

(1) Comme *Les Heures*, ses deux précédents romans, *La Maison du bout du monde* et *De chair et de sang*, sont édités aux éditions Belfond.

(2) *Sight and sound*, février 2003.

(3) *New York Times*, 15 février 2003.

The Hours

Meryl Streep, éditrice
new-yorkaise
et cousine
contemporaine
de Mrs Dalloway.

Nicole Kidman, Meryl Streep, Julianne Moore : un trio magique dans un film littéraire et ténébreux.



**Meryl Streep, éditrice
new-yorkaise
et cousine
contemporaine
de Mrs Dalloway.**



On parle de « prestige movie », à Hollywood, quand les studios comptent plus sur les Oscars (1) que sur un engouement public spontané. Question prestige, *The Hours* a tout ce qu'il faut là où il faut. La crème des actrices américaines. Un scénario adapté des *Heures*, de Michael Cunningham, joli roman considéré outre-Atlantique comme un chef-d'œuvre. Une figure tutélaire culturelle, Virginia Woolf, inspiratrice dudit roman. Et, à la réalisation, un nouveau golden boy débarqué de Londres après le carton de *Billy Elliot*. Ceinture et bretelles, donc. Un tel arsenal ferait presque peur.

On a un peu peur, au début. De cette voix off à supplément d'âme instantané. Du faux grand nez de Nicole Kidman en Virginia Woolf. De ce montage parallèle chargé de présenter en les reliant trois femmes vivant à des époques différentes. Virginia, dans la banlieue verte de Londres, au début des années 20. Laura (Julianne Moore), mère au foyer à Los Angeles dans les années 50. Clarissa (Meryl Streep), jeune quinquagénaire aisée à New York aujourd'hui... Virginia écrit son célèbre roman *Mrs Dalloway* ; Laura le lit ; Clarissa le vit peu ou prou. Passer du réveil de l'une au réveil de l'autre, puis d'un geste de la première à un geste similaire de la troisième, cela fait un peu recuit, comme idée de cinéma. Le procédé restera pourtant la principale figure de style utilisée par Daldry. La réussite du film, c'est d'être réussi quand même.

Virginia, Laura et Clarissa ne sont pas seulement l'écrivain, la lectrice et le personnage (dans sa variation contemporaine) de *Mrs Dalloway*. Elles sont aussi les créations du romancier Cunningham. Elles partagent cette belle maladie littéraire qui consiste à ne pas savoir adhérer à la réalité. Virginia entend des voix, ne supporte pas plus la campagne qu'elle ne supportait Londres, s'absorbe sans fin dans la contemplation d'un oiseau mort. Laura ne sait pas non plus ce qu'elle fait là, dans ce pavillon cosy de L.A., avec ce petit garçon dans ses jupes (son fils), avec ce monsieur aimant qui part au travail le matin (son mari). Clarissa, éditrice, en couple avec une femme, frôle inexplicablement la

crise de nerfs et de chagrin en préparant une fête pour son vieil ami-amant idéal, Richard, écrivain malade.

Dans un film mêlant plusieurs histoires, il y en a toujours une qui prévaut et affadit les autres, par contraste. *The Hours* échappe à ce défaut et alterne les héroïnes sans déperdition d'intensité, au contraire. Pour peu qu'on soit d'humeur à ça, on connaîtra la volupté d'un crescendo lyrique et d'un suspense mental parfaitement distribué entre les trois récits. Une journée dans la vie d'une femme et toute la vie de cette femme dans une journée, tel est le principe de *Mrs Dalloway*. Le film progresse à l'identique et, d'une protagoniste à l'autre, parvient à suggérer un réseau serré de rimes, d'échos et de correspondances.

Le sujet, c'est quoi ? Bien sûr, *The Hours* raconte trois émancipations féminines vis-à-vis d'un ordre masculin, fût-il enfantin ou homosexuel, et fût-ce par la mort... Mais l'attrait du film réside tout autant dans un désordre prodigieux du sens. Car le sujet, c'est tour à tour l'obsession du suicide et l'instinct de survie. Le sacrifice des uns pour le sauvetage des autres. L'idée fausse que chacun se fait du bonheur d'autrui et du sien. Le goût des chimères, le désir d'ailleurs ou d'avant, et leur transmission à un enfant. Comment des vies se placent mystérieusement sous le signe d'un livre, d'une histoire – mais oui, cela arrive. Vieux postulat romantique : la littérature comme miroir de la réalité et, symétriquement, la réalité comme reflet de la littérature.

Le cinéma, quant à lui, passe ici par les actrices. Julianne Moore est peut-être moins sublime que dans *Loin du paradis* (sorti la semaine dernière), mais elle exprime une sorte de détermination comateuse absolument captivante. Tout compte fait, Nicole Kidman a bien raison de porter un faux nez pour jouer Virginia Woolf, car elle est ainsi, génialement, cette conscience malheureuse emmurée dans un corps et un visage qui lui sont étrangers. Pour Meryl Streep, sensationnelle, c'est comme si elle reprenait, plus de vingt ans après, son rôle lesbien dans *Manhattan*, de Woody Allen, encombrée de fantômes et à la fois vivante, en toute triviale. Chacune dépasse la prestation à oscar, pour donner quelque chose de plus ténu et de moins identifiable. La devanture de *The Hours* ressemble à celle d'un salon de thé pour Américaines, mais l'arrière-salle est sacrément enténébrée ●

Louis Guichard

(1) Huit nominations.

Américain (1h54). Réalisation : Stephen Daldry. Scénario : David Hare, d'après le roman de Michael Cunningham. Image : Seamus McGarvey. Musique : Philip Glass. Avec : Meryl Streep (Clarissa), Julianne Moore (Laura), Nicole Kidman (Virginia Woolf), Ed Harris (Richard), Toni Collette (Kitty). Prod. : Miramax International et Paramount Pictures. Distr. : TFM.



Lire aussi

**l'article sur celle
qui a inspiré le film :
Virginia Woolf,
p. 38-39.**